et sociabilisante, dans telle société particulière et dans tel moment d'histoire en cours.

Le format réduit d'une note de lecture ne permet pas de s'étendre davantage, souhaitons qu'elle ait pu donner au lecteur le désir de s'approprier à son tour le contenu d'un ouvrage en tout point remarquable, qui sera, à mon sens, comme les précédents, une référence du domaine.

Emmanuel Diet
À propos de…

Jean-Pierre Lebrun, Alain Eraly
Réinventer l'autorité. Psychanalyse et sociologie
Toulouse, érès, coll. « Humus entretiens », 2021

Poursuivant sa rigoureuse, originale et courageuse exploration des problématiques de notre modernité et du malêtre qu'elle engendre, J.-P. Lebrun entre en dialogue avec A. Eraly, le psychanalyste et le sociologue tissant dans leurs échanges, également étayés sur la référence à une anthropologie du langage largement héritière des théorisations de J. Lacan, une démarche complémentariste particulièrement convaincante. Soucieux de l'anomie contemporaine, conscients de la violence dont elle est porteuse, les auteurs élaborent de conserve le constat de la crise de l'autorité, une analyse conceptuelle de celle-ci, de sa nature, de son statut et de son fonctionnement, pour aborder la question de sa ré-institution dans sa dignité symbolique et son effectivité psychique, sociale et anthropologique.

Le lecteur remarquera d'emblée que la forme de l'entretien dialogué oblige à sortir de l'arrogance des discours de maîtrise et, renonçant à la toute-puissance, d'entrer dans la dialectique argumentative pour laquelle le discours de l'autre est à la fois origine d'une entame et d'une ouverture et relance de la pensée personnelle. En quoi la question du sens et de la vérité s'impose *de facto* dans l'échange, et du même coup celle de la valeur de la parole proférée (où, quand, comment, par qui et pour quoi), de ce qui la légitime pour lui donner autorité.

Une des grandes qualités de ce joli travail est que sa profondeur conceptuelle n'hésite pas à se nourrir de l'expérience quotidienne, des exemples et des anecdotes qui montrent et démontrent la pertinence des analyses et des propositions théoriques : ainsi le concept s'illustre de l'intuition et l'intuition se structure du concept, la dynamique de l'échange retrouvant dans son développement la perspicacité de la critique kantienne, et la saveur de la quotidienneté vient relever la grisaille de l'académisme sans récuser l'exigence de la raison critique. Et sous le concept se laisse reconnaître l'affect qui le mobilise.

Le dialogue s'ouvre sur le constat et le diagnostic de la crise de l'autorité : perte du commun et effacement du collectif, refus de la place d'exception, récusation et non simple contestation des hiérarchies, dans un contexte de changement d'hégémonie – passage du Je singulier du Nous au Nous pluriel du Je –, et généralisation de la méfiance à l'égard de tout pouvoir : « Autorité veut dire dissymétrie, différence de places, de niveaux, donc disparité et notre monde y est devenu allergique », constate J.-P. Lebrun. A. Eraly formule quatre explications de cette récusation de l'autorité : le reflux de la transcendance du collectif, l'extension des principes d'autodétermination à toutes les sphères de la société, les valeurs de l'individualisme moral au nombre desquelles l'égalité en droit, l'égal respect, l'autonomie et l'effondrement de l'autorité épistémique, de l'autorité intellectuelle, de l'autorité de la transmission. Bien sûr, il n'y a pas que du négatif dans cette évolution, et il serait déraisonnable de rêver d'un retour en arrière vers un mythique « bon vieux

© Érès | Téléchargé le 28/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 92.154.108.10)

temps » ! Aujourd'hui, l'évitement de la confrontation à la loi – autrefois mise en scène par la transgression de l'interdit – se joue désormais par sa récusation et des stratégies de déflexion permettant de s'épargner sentiment de responsabilité et de culpabilité… Bien entendu, ces mouvements anthropologiques régressifs trouvent leur origine dans le devenir de la société libérale et consumériste et n'excluent pas, dans le même temps, l'existence de mouvements effectivement libérateurs, de prises de conscience et de transformations critiques, par exemple dans les mouvements féministes ou d'économie sociale solidaire…

Il n'empêche, dans l'anomie actuelle, les positions victimaires et communautaristes (wokisme, *cancel culture*…) se développent dans une confusion idéologiquement entretenue – instrumentalisée ? – entre autorité, domination et coercition. Aussi bien les analyses convergentes du sociologue et du psychanalyste remettent de l'ordre dans les confusions éthiques et conceptuelles qui légitiment un horizontalisme sans nuance, oublieux de tout organisateur symbolique. L'effacement du Tiers – et d'abord du père, le paternel étant abusivement identifié au patriarcat le plus caricatural – laisse la place à la lutte sans merci des ego, le narcissisme des égaux n'ayant plus ni limites ni références légitimantes. Dans ce contexte, la domination et la coercition deviennent le *modus operandi* du pouvoir de la force oublieux de toute tiercéité et des lois du langage qui structurent les parlêtres et leur donne, par le manque, accès à leur désir. Au contraire, parce que symbolique, l'autorité fait limite à la domination et à la coercition, et l'on sera gré aux auteurs d'oser nommer, au fil de la quotidienneté et d'anecdotes significatives, les abus de pouvoir et les banalités séductrices qui constituent le lot de nos aliénations, de nos complaisances et de nos confusions dans la perversion ordinaire.

Fidèle à son intentionnalité, le dialogue se poursuit par une exploration en profondeur du devenir du langage et de la parole dans le contexte contemporain. Après avoir identifié et défini la dimension performative du langage et constaté la crise du performatif et les problèmes qu'elle pose pour la subjectivation et le devenir des enfants, mais aussi, plus généralement, pour l'institution du lien social et les conditions du vivre-ensemble, les auteurs interrogent et comparent les normes du langage et leur relation au social. Dans ce registre, J.-P. Lebrun oppose aux références linguistiques du sociologue les différenciations qu'il propose entre l'humus humain nommé par J. Lacan, référé à ce que nous devons à l'absence et à la négativité qu'implique le fait de parler, le social humain organisé autour de l'interdit fondateur, celui de l'inceste, la société concrète autrefois construite sur le mode patriarcal et la place du père, puis celui de la famille et les premiers autres, le groupe d'appartenance primaire qui présentera à l'enfant la nécessité de la perte, et enfin l'intériorisation nécessaire des limites pour devenir sujet en nom propre.

La pertinence et la clarté du propos de J.-P. Lebrun me semblent toutefois, en évoquant le parlêtre, passer sous silence ce qui, du corps et des liens, outrepasse le symbolique, même si, par ailleurs, il marque avec force l'opposition entre le système langagier et l'énonciation de la parole. Opposer les lois du langage à l'autorité de la parole, c'est-à-dire confronter directement le subjectif singulier au référent et contenant transsubjectif risque de laisser hors-champ et de passer sous silence l'intersubjectivité et la pulsionnalité, même si, à juste titre, le néolibéralisme est identifié comme le système qui, dans et par la négation de la limite et la forclusion de la mort, contrevient radicalement aux lois de la parole et du langage… Cependant, l'infantile et la sexualité dans son devenir œdipien ne sont guère présentifiés en tant que tels

© Érès | Téléchargé le 28/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 92.154.108.10)

dans l'évocation de la subjectivation, ce qui n'est pas sans poser problème dans la conception de l'œdipe. Si l'épistémè lacanienne dans sa référence à la langue (lalangue) permet, comme interface, une articulation cohérente du psychique et du social, elle est toujours dans le risque d'induire une méconnaissance du somato-psychique pulsionnel et de la dynamique et de l'économie des liens intersubjectifs. Ce qui n'exclut nullement sa pertinence structurale, mais pose question dans la clinique du transfert…

L'affaiblissement du grand Autre et la défiguration du collectif délégitimant la place d'exception se trouvent être des conséquences directes de l'imposition d'un « néoparler » qui, au-delà des novlangues hypermodernes, attaque et détruit le langage lui même. Au nom du droit à l'expression et de l'urgence de la communication, de l'interdit d'interdire et du droit revendiqué à l'immédiateté d'une jouissance sans entraves, l'appauvrissement du vocabulaire, la banalisation des fautes d'orthographe et de grammaire, le mépris de la langue savante ou châtiée réduit à un système de domination symbolique, la régression sémantique et la disqualification de toute expression recherchée s'imposent comme les nouvelles normes dans l'oubli ou l'ignorance des grands textes et des grands auteurs, des œuvres et des pensées, tandis qu'écrire n'est plus, même chez les étudiants, investi comme un plaisir et l'occasion d'une maturation. Comme le savent tous les praticiens de la formation, ces élucubrations libertariennes produisent en fait un redoublement de la sélection sociale et de la domination symbolique des plus démunis. Au nom de la revendication narcissique de l'expression sans entraves, on recule devant l'effort de lire et d'écrire nécessaire pour mieux voir et mieux penser.

Les pactes de déni, masqués par la folie évaluative, viennent couvrir la régression des apprentissages et le redoublement de la sélection sociale. Bien pire, et l'on est heureux que les auteurs osent ici s'affronter à la médiocrité et à la démagogie de l'idéologie dominante, par un très pervers renversement, l'abandon de l'exigence culturelle et le droit à dire n'importe quoi n'importe comment s'imposent comme les nouvelles normes, et qui ose interroger le véritable sens et les conséquences psychiques et sociales de ces billevesées prétendument progressistes se trouve immédiatement disqualifié… Tandis que la destruction systématique de l'enseignement général et de la transmission culturelle, notamment à destination des plus démunis et des plus dominés, se trouve paradoxalement banalisée et légitimée au nom du progrès et de la modernité.

Dans le quotidien de la vie relationnelle, la perte de la Référence entraîne la déritualisation de la vie sociale, le mépris de la politesse et de la civilité, la disparition de la belle parole, la dépoétisation du monde. Dans ce registre, l'effacement du nom de famille, porteur d'histoire, de tradition et d'identité fait symptôme, avec la disparition du tiers paternel et de l'autorité comme présentification de la Loi commune. Faire ce constat n'implique nullement une inutile nostalgie d'un âge d'or qui n'a jamais existé mais représente une exigence de pensée pour analyser le présent et imaginer un possible avenir.

« …Tout cela se révèle congruent avec l'idéologie néolibérale […] où la nostalgie de la mère s'est substituée à celle du père d'hier, où l'addiction et la jouissance pulsionnelle se trouvent préférées au malaise civilisationnel et à l'économie du désir… » (Lebrun) mais, comme le marque fortement A. Eraly, l'anomie contemporaine et la crise généralisée de notre civilisation, les menaces qui pèsent sur la survie de l'humanité et l'œkoumène dans le capitalocène fait d'autant plus ressurgir l'absolue nécessité de l'autorité au moment même où on prétend la récuser au nom de l'exigence d'une horizontalité prétendument démocratique et de la victimisation généralisée

© Érès | Téléchargé le 28/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 92.154.108.10)

refusant toute différenciation. Or l'autorité suppose d'occuper une place d'exception, d'assumer un rôle et d'exercer un pouvoir normatif, tout cela au nom d'une institution, autrement dit dans la perspective d'un intérêt général, d'un bien public, de valeurs collectives, comme le rappelle A. Eraly. Les exemples de l'école et de l'enseignement, de la police et du maintien de l'ordre font, de fait, apparaître la nécessité d'une hiérarchie légitime et bien comprise, à la condition de clairement distinguer l'autorité de la coercition et de la domination.

L'exercice de l'autorité exige une maîtrise de ses réactions affectives : l'agent d'autorité est un homme de passion en même temps que le maître de ses passions : la personne qui assume une position d'autorité doit nécessairement se laisser envahir par le personnage, donc par la place d'exception et la responsabilité collective qu'elle implique. Il faut consentir à son personnage et apprendre à jouer son rôle. Mais cela implique un égal respect garanti, pour tous, par l'agent de l'autorité, ce qui est d'ailleurs aujourd'hui une revendication sociétale en travail au-delà des régressions victimaires et des revendications narcissiques…, même si trop souvent, aujourd'hui, l'invocation du droit vise à remettre en cause le collectif au nom des intérêts singuliers.

Au bout du compte, la question est bien d'autoriser l'autorité, de rendre aux instances et institutions tierces qui la légitiment leur pouvoir symbolique et performatif, ce qui implique de reconnaître qu'autorité et impunité sont antinomiques en démocratie, mais aussi que toute autorité est et doit être limitée et fonde notre responsabilité de citoyens et de sujets.

Les riches analyses de « réinventer l'autorité » ouvrent l'oreille du clinicien aux mutations anthropologiques à l'œuvre et prennent la juste mesure des conséquences de la récusation de la figure paternelle, et plus largement de toute figure d'exception. À vrai dire, et comme il apparaît dans la conclusion, le problème de l'autorité est fondamentalement politique, et les considérations sur sa disparition ou sa réinvention renvoient au contexte social-historique, à la technostructure du capitalisme financier et au consumérisme de la société du spectacle, et très au-delà des stratégies individuelles ou même groupales, au totalitarisme numérique et à l'emprise destructrice des « réseaux sociaux », de leurs billevesées complotistes et de leur démagogie prétendument « démocratique »… Réinstituer l'autorité, c'est donc aujourd'hui, contre les idéologies dominantes et les fallaces libertariennes, combattre pour la liberté de penser.

© Érès | Téléchargé le 28/02/2023 sur www.cairn.info (IP: 92.154.108.10)